

Littérature romande : suite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 25

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Littérature romande.

III.

LES HELVÈTES.

La poésie est ancienne comme le monde; elle est la seule littérature des peuples à l'aurore de la civilisation; elle a même atteint de beaux et riches développements chez ceux considérés comme demi barbares. De nos jours, on admire avec raison l'inspiration tour à tour guerrière ou gracieuse des chants nationaux et populaires des tribus slaves ou des Grecs modernes.

Notre pays dut avoir aussi sa poésie primitive, mais on ne peut faire que des suppositions plus ou moins plausibles sur son caractère particulier, ses sources d'inspiration.

« Les Helvétiens, ces Gaulois des hauts pâturages, nous dit Juste Olivier, avaient une existence assez semblable à celle des autres peuples celtés, lorsqu'ils erraient encore sans bruit, sous la feuillée, avec les ruisseaux des Alpes; paissant leur bétail dans les solitudes des clairières, cherchant les abords des cimes escarpées, et traversant, sur de frêles barques d'osier doublées de cuir, les lacs ombreux où des bois séculaires entrechoquaient alors leur tempête et leurs ondes au-dessus de l'écume des flots.

» Isolés par les montagnes, ils ont peu de voisins et peu d'amis, mais on les répute les plus braves et riches, à force de vaillance. Leur proie, c'est l'ours velu, sur les pentes boisées des Joux, dans les replis du sombre Arwel, le craintif chamois, et le Germain vagabond, à l'embouchure des vallées, dans le grand fleuve.

» Ils creusent à leurs morts des tombes tournées vers l'aurore; puis, au banquet du retour, boivent la cervoise dans des cornes d'aurochs cerclées d'argent.

» Postés au tortueux défilé des nations, la place leur semble trop petite pour leur courage, à ces hommes de guerre, et à peine les découvre-t-on sous la forêt, où les siècles entrelacent leurs ombres, qu'ils s'élancent tout-à-coup dans l'histoire. C'est un grand concert d'acclamations confuses; de belliqueuses entrevues sur la frontière; quelque chose de la Grèce venue par le Rhône jusqu'ici; l'Italie aperçue du haut de la montagne; une victoire, dont retentit l'écho du Léman quand, sur ses bords, les cohortes romaines défilèrent sous un joug ignominieux; une renommée terrible, un espoir dont Rome a tremblé; puis, un désastre immense, un long sommeil semblable à la mort...

» Tourmentée ensuite d'agitations intérieures, cernée de toutes parts, l'Helvétie épuise ses forces dans un grand et dernier élan: fin sublime, la seule digne d'un petit peuple qui avait fait peur aux Romains. »

Dans ces quelques lignes, notre poète national nous dépeint, avec son style ému et imagé, l'existence aventureuse des Helvètes, et nous permet d'apprécier, sous leur vrai jour, les sources d'inspiration de ses poètes, car la littérature des Gaules, n'ayant pas le secours de l'écriture, se transmettait oralement et se réduisait à la sauvage poésie des bardes, qui formaient un corps affilié à celui des druides.

S'accompagnant de la *rotte* ou harpe, l'enthousiasme lyrique des bardes s'exerçait sur les sujets les plus variés. Ils célébraient les exploits des héros morts pour la défense de la patrie, et excitaient souvent, jusqu'au délire, l'ardeur belliqueuse de la jeunesse. Aucune fête publique ou domestique, sans la présence du barde pour égayer ou enflammer les esprits, aucun événement de quelque gravité sans que le barde en fit la matière de ses chants. Ils accompagnaient les armées sur le champ de bataille.

L'autorité de leur parole était grande, et leur effet quelquefois tout-puissant sur les cœurs. « A l'harmonie touchante de leurs lyres, écrivait un historien grec, les passions les plus sauvages s'apaisent, comme les bêtes féroces au charme du magicien... » Dans l'occasion solennelle, le chantre devenait pour le public un *voyant* ou prophète.

Les plus anciens chants bardiques parvenus jusqu'à nous se composent de tercets ou de distiques, toujours rimés et accompagnés d'un long refrain sonore. Au milieu de ces compositions, se font surtout remarquer les *triades*, recueil d'aphorismes ou sentences philosophiques, théologiques, juridiques, historiques et morales, consistant toujours en trois points, afin de les conserver plus facilement dans la mémoire.

Les triades constituent un des monuments les plus curieux de la littérature gauloise du moyen-âge et, en même temps, le plus précieux pour remettre en lumière et faire revivre les pensées et les croyances des générations les plus reculées.

Tout dans ces triades, idées et terminologie, fond et forme, indique une origine à part; et à travers les obscurités d'une exposition morcelée, incomplète, étrangère à nos formules logiques, l'œil plonge avec étonnement dans l'horizon lointain d'un monde idéal tout nouveau.

L'excellent livre de M. E. Panchaud sur le druidisme, auquel nous empruntons ce qui précède, donne ailleurs d'intéressants détails sur le monopole de l'instruction que s'étaient arrogé les Druides et termine en ces mots : « Quelques remarquables que soient le Mystère des bardes et les poèmes bardiques, leur forme et leur caractère indiquent le produit spontané du génie d'un petit nombre de penseurs et de poètes plutôt qu'une littérature proprement dite, semblable à celle que la Grèce et Rome nous ont léguée.

« On conçoit d'ailleurs que la vie nomade des tribus gauloises et leurs expéditions aventureuses dans toutes les directions n'aient point favorisé l'instruction du peuple. Celui-ci, en effet, laissait l'étude aux druides et la poésie aux bardes, et ne s'occupait que des travaux réclamés par l'industrie ou l'agriculture, et par les exercices de la chasse et de la lutte. »

Nous aurions encore beaucoup à dire sur cette époque, mais le peu de place que peut nous céder le *Conteur* nous force à nous arrêter et à indiquer aux amateurs quelques-uns des écrits à lire sur cette époque si peu connue. Outre les ouvrages classiques d'*A. Thierry* et de *J. Reynoud*, nous mentionnons *Villemain* sur Ossian, *Esquiros* sur les bardes du pays de Galles, et, enfin, d'intéressants articles publiés dans la *Revue suisse* par *Alex. Daguët*, sur notre histoire littéraire.

Alex. M.

Un de nos amis de Lausanne, retiré des affaires depuis quelques mois, et qui jouit gaiement d'une charmante fortune, — mais qui ne les attache pas, — visitait dernièrement l'exposition universelle. Après avoir parcouru le Champ-de-Mars dès le matin, M. R. avait grand besoin de se restaurer. En rentrant en ville, ses regards sont attirés par cet écriteau qui ornait la porte d'un petit restaurant : *Au bon père de famille*. Ah ! dit notre ami, voilà mon affaire, nulle part on ne doit être plus consciencieusement traité. Il se fait servir un petit dîner : potage, côtelette de mouton et petits pois. Le menu, comme on le voit, était des plus simples, et, d'après l'enseigne de l'établissement, le coût devait en être très modéré. C'est la réflexion que faisait M. R. lorsqu'il demanda la carte.

— Voilà, Monsieur, dit le garçon, ça fait quatre francs cinquante.

— Quatre francs cinquante !... et vous appelez cela le *Bon père de famille* ! Merci, on y reviendra.

Le patron, qui était au comptoir, s'approcha du Lausannois et lui dit avec cet embarras de langage qui caractérise le Français :

— C'est avec infiniment de regret que j'entends vos récriminations, ne seriez-vous pas satisfait de mon établissement ? Je ne le suppose point ; car, comme vous le voyez, mes clients affluent, mon restaurant est le rendez-vous général et tous en sortent contents et me prodiguent leurs éloges. Vous, cher Monsieur, vous êtes trop poli, trop raisonnable pour ne pas vous rendre à l'évidence, voyons !... une côtelette panée d'après les procédés les plus nouveaux, les plus parfaits de l'art culinaire, un potage qu'un mort aurait mangé, des petits pois que S. M. l'empereur de toutes

les Russies, qu'on attend prochainement, aurait enviés. Voyons ! voyons !...

— Oui, Monsieur, mais vous avouerez que quatre francs cinquante pour cela, dans un établissement qui s'appelle le *Bon père de famille*.... Voyons ! voyons !

— Mon enseigne ne ment pas, Monsieur, répliqua vivement le Parisien, le bon père de famille c'est moi ; j'ai quatre filles à marier et c'est la clientèle qui doit payer leur dot.

— C'est très bien, dit notre ami R. en saluant, je vois que ce n'est qu'à *bonne enseigne* que vous traitez vos clients.

L. M.

Le dimanche et le lundi

Que faites-vous, voisin, dans la boutique ?
Vous travaillez par un beau temps pareil !...

Il est dimanche, un soleil magnifique
Répand des flots d'azur et de vermill.

— Ah ! je le sais, me dit-il d'un air triste,
Mais le travail me cloue en ce taudis.

Je voudrais bien que pour le pauvre artiste
On mit le dimanche au lundi.

— Mon cher voisin, mais vous damnez votre âme,
Vous transgressez le saint jour du Seigneur.

— J'ai des enfants, un ménage, une femme
Qui, pour dîner, comptent sur mon labeur.

— Mais Dieu le sait, invoquez ce bon père.
— C'est vrai, pourtant nul ne me fait crédit.

Tenez, voisin, pour arranger l'affaire,
Mettons le dimanche au lundi.

— Oh ! mon voisin, que votre âme est rebelle !
— Ce n'est pas moi qu'il faudrait accuser,

Mais le besoin et puis ma clientèle
Qui ne veut pas me laisser reposer.

Je ne vois point d'argent dans la semaine :
Dimanche on paie et non le samedi.

On devrait bien, pour me tirer de peine,
Mettre le dimanche au lundi.

— Parbleu, voisin, votre réplique est franche,
Car le lundi, vous le faites souvent.

— Ne faut-il pas prendre aussi ma revanche
Quand chacun sort un jour auparavant ?

— Mais ce jour-là, vous n'allez pas au temple.
— Pourquoi, voisin, le ferme-t-on ici ?

Pour que je suive une fois votre exemple
Mettez le dimanche au lundi.

Amis, voilà les raisons pitoyables

Que mon voisin me dit avant-hier,

C'est à sortir de l'enfer tous les diables,

C'est un athée, un fou bon à lier.

Si, pour résoudre à son gré le problème,

On transportait le dimanche au lundi,

Le malheureux dirait bientôt lui-même :

« Mettez les lundis au mardi. »

Ménil CATALAN.

Petit code civil pour rire.

Du contrat de louage. — Le locataire doit, en prenant possession de l'appartement qu'il a loué, le garnir